

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 1ER SEPTEMBRE 1894

SOMMAIRE

TEXTE : Causerie : Le mauvais esprit, par Marie-Louise d'Alq.—Ottawa capitale, par Benjamin Sulte.—Mon lexique, par Augustin Lellis.—La convention des pompiers.—Carnet du MONDE ILLUSTRÉ.—Poésie : Les foins, par Jules Lanos.—Nouvelle canadienne : Un problème d'échecs (avec gravure), par Régis Roy.—Astronomie : Les communications avec mars, par J. V.—Question historique.—Vengeance de marin.—Poésie : Le nom, par Sully-Prudhomme.—Nouvelle : Le repentir, par François Tujague.—Actualité géographique, par A.-L. Leroy.—Usages et coutumes, par Ann Sèph.—Notes et faits, par Le chercheur.—Nouvelles à la main.—Les jeux d'échecs et de Dames.—Choses et autres.—Feuilleton : Le secret d'une tombe, par Émile Richebourg.

GRAVURES : La 22e convention des ingénieurs-pompiers à Montréal : La fête de nuit à Boucherville.—Portraits : M. Zéphirin Benoit ; Le lieutenant-colonel Stevenson ; L. A. d'Amour.—Montréal : Le parc Logan.—La 22e convention des ingénieurs-pompiers à Montréal : Poste du coin des rues des Allemands et Ontario ; Poste du square Chaboillez ; Poste du square Dalhousie ; Vue prise à l'encoignure des rues Notre-Dame et Saint-Gabriel.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

Le MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zéloteurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT-VINGT-TROISIÈME TIRAGE

Le cent-vingt-troisième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois d'AOUT), aura lieu samedi, le 1er SEPTEMBRE, à 2 heures de l'après-midi, dans nos bureaux, no 40, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment invité à y assister.



LE MAUVAIS ESPRIT



Vous connaissez comme moi des personnes fort aimables, des enfants charmants, des femmes délicieuses, des hommes intelligents, à qui cependant il y a quelque chose qui nuit et se met en travers de leur destinée.

Souvent, trop souvent, ils deviennent si désagréables personnages que toute

relation avec eux craque ! Qu'y a-t-il ?

C'est le mauvais esprit qui souffle sur eux dans ce moment-là, sans qu'ils s'en doutent, et surtout sans qu'ils veillent s'en douter ; on les voit alors, sous l'empire de cet esprit du mal qui s'empare

d'eux, briser des carrières, rompre les liens les plus sacrés, renoncer à l'intérêt personnel qui est cependant si cher, et sans même qu'il soit besoin d'aller aussi loin, se rendre la vie aussi désagréable que possible.

Ce n'est pas un défaut que l'on puisse corriger, et c'est en vain qu'on l'appelle entêtement, mauvaise tête, égoïsme, autocratie, tyrannie, taquinerie, etc., quand c'est simplement un souffle, une inspiration détruisant tout le bon que l'on a en soi, et portant à mal faire.

Quel est l'herbe ou la poudre, la vertu qui peut en être l'antidote, la guérison, le préservatif ?

Si j'étais une de ces marraines de contes de fées qui, envoyées près des berceaux des nouveaux-nés avaient le pouvoir de les doter des fortunes les plus diverses, de qualités ou de défauts, je souhaiterais à mon filleul pour son bonheur, ce qu'on appelle un heureux caractère, une heureuse nature, c'est-à-dire d'être toujours satisfait, et de savoir céder.

Au contraire à celui à qui je voudrais du mal, ce ne serait ni des revers de fortune, ni des succès, ni de la laideur, ni même une mauvaise santé, que je léguerais, mais cette humeur inquiète, cet esprit grincheux qui n'admet d'accommodement avec le ciel pas plus qu'avec l'enfer, qui ne sait faire de concession, qui trouve à redire à toute chose ; jamais satisfait, partant jamais heureux.

La santé influe bien sur le caractère, mais savoir céder, tolérer, admettre, être indulgent, consentir, ne pas toujours exiger, regimber, s'obstiner, procurer dans la bonne comme dans la mauvaise fortune le quantum de bonheur que nous pouvons espérer. Que sont les richesses et les succès, si nous y goûtons avec une âme pessimiste, sombre, insatiable ?

Ces caractères grincheux sont gênés partout dans la vie, et ils passent leur existence à récriminer, blâmant sans cesse, s'épuisant à vouloir, eux, faibles atomes, réformer le genre humain.

L'esprit de critique fait partie du mauvais esprit. Malheureusement on l'entend souvent prôner de par le monde ; on se vante de le posséder, on flatte ceux qui le possèdent.

L'homme est littéralement aveugle sur lui-même ; il l'est aussi sur son semblable. Si chacun savait ce que son prochain dit de lui, il crierait "au mensonge, à la fausseté." Il se croit tout le contraire et il l'est peut-être. Que de fois nous entendons une personne dire d'une autre : "Elle a tel et tel défaut, moi d'abord, je ne dis jamais du mal de personne." Et précisément elle en dit au même moment. On dirait que la femme de nos jours, alors que la pensée divine ne la domine pas, engendrée par la folie, nourrie par la mobilité, n'a eu d'autre instituteur que le caprice.

L'observation enseigne que certaines différences de caractère et surtout d'éducation ne séparent pas absolument les bonnes femmes des mauvaises : n'avoir ni ses idées ni même ses fautes en propre devrait, ce semble, courber l'orgueil et enseigner l'indulgence.

Les femmes manquent généralement d'esprit de charité et de justice dans leurs relations.—Toute amitié féminine qui n'est pas le premier épanouissement des jeunes âmes, passionnées pour leurs compagnes, faute de pouvoir encore autrement aimer, n'est le plus souvent qu'un semblant.

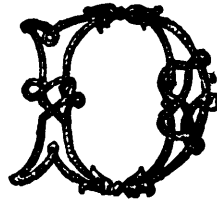
Glissez dans la plus belle de ces amitiés une jalousie de rang ou de beauté, et écoutez ensuite les paroles de la moins favorisée des deux intimes ; vous reconnaîtrez vite que la meilleure voit en gros les moindres faiblesses de son amie ; et si la belle loi de charité n'impose pas l'indulgence à ses paroles, vous retrouverez jusque dans ses louanges le je ne sais quoi de calin de la chatte qui fait patte de velours afin de plus joliment griffer.

Je ne crois pas, en toute ma vie, avoir rencontré une femme, même bonne et sincère, qui m'ait paru juger justement une autre femme.

La différence des destinées terrestres des deux sexes, fruit de la grande faute féminine, nous semble merveilleusement commentée par cette parole de saint Jean Chrysostôme : "Dieu a dit à l'homme "Tu travailleras !..." et à la femme, comme à la plus coupable, il a répété : "Tu seras triste !"

MARIE-LOUISE D'ALQ.

OTTAWA CAPITALE



ES qu'il y eut un premier colon établi sur le promontoire où s'élève aujourd'hui le parlement, cet homme composait la population d'une ville, et cette ville voulait être la capitale du Canada.

En 1830, Philemon Wright disait, en pleine Chambre législative, à Québec même, que le site d'une capitale pour notre pays était tout près de Hull, c'est-à-dire à la Place des Rideaux, selon le terme usité alors, et encore jusque à ces dernières années.

En 1837, les habitants de Bytown demandaient l'union des Canadas et offraient leur bourgade comme chef-lieu de cette grande colonie.

Lorsque l'Union devint un fait réalisé, en 1841, les gens de la Place des Rideaux pétitionnèrent énergiquement pour obtenir que l'on fixât le siège du gouvernement chez eux. Ils remontraient contre l'usage de promener l'administration d'une ville à l'autre, et, prenant à partie chacune des villes ainsi favorisées, ils prouvaient que pas une d'entre elles ne possédait la qualité suprême : le point central du Canada. Avec Diderot, ils s'écriaient : "Avoir la capitale au bout de son royaume, c'est avoir le cœur au bout des doigts."

Le parlement siégeait à Kingston. Le gouverneur Poulett Thompson, gendre de Baring, venait d'être créé lord Sydenham et était omnipotent. Il se prononça pour Bytown, promettant de faire accepter le projet par le ministère anglais. Voyez-vous les choses qui s'en seraient suivies si, en 1843 ou 1844, nous avions eu Bytown pour capitale !

Un jour que lord Sydenham faisait une promenade à cheval, il tomba, mourut le lendemain, et le rêve des Rideaux s'évanouit.

En 1849, les troubles de Montréal rendirent l'espoir aux entreprenants citoyens de Bytown. A partir de cette date, ils ne cessèrent de prier, de solliciter, d'écrire, de parler, de demander audience, d'envoyer des messages en Angleterre, à Toronto, à Québec,—partout ! aussi, lorsque, en 1858, la reine se décida en faveur de la petite ville perdue sur les bords de l'Ottawa, au fond des forêts et des montagnes, je me rappelle que personne ne voulait en croire ses oreilles.

Et cependant, la bourgade n'était guère en état de recevoir un gouvernement ! Ni trottoirs, ni égouts, ni aqueduc, ni pompes à incendie, ni maisons confortables, ni rien, en un mot. Je me vois encore faisant aller la brimbale du coin de la rue pour sortir du puits un seau d'eau que j'apportais fièrement à la maison. On trouvait dans le même magasin des parasols, des bèches, des catéchismes, des harnais, des plumes d'autruche, des pommes de terre, des fleurs artificielles, des socs de charrue—general stores, comme il s'en rencontre dans les campagnes.

Mais l'ambitieuse petite ville est parvenue à ses fins. Elle nous montre aujourd'hui les splendeurs de ses édifices, le charme de ses pelouses et de ses parcs, son admirable système de voitures électriques, ses trottoirs incomparables, tout comme si elle avait été élevée dans le luxe.

Je faisais ces réflexions, hier, en me promenant avec une jeune fille de soixante-et-sept ans, alerte et joyeuse, qui est le premier enfant né à Bytown, une demoiselle O'Connor, maintenant Mme Friel : catholique et parlant bon français.

Benjamin Sulte

Le sot n'est qu'un homme placé hors de sa destination. La nature n'a rien fait d'inutile. Si le gazon n'est pas le chêne, il n'entre pas moins comme être nécessaire dans le plan de la création.

—GOLDWIN.